

Lucrèce



Œuvres majeures

Lucretèce



Œuvres majeures

Arvensa
EDITIONS 

ARVENSA ÉDITIONS

La référence des éditions numériques des œuvres classiques en langue française



Bénéficiez d'offres privilégiées en vous abonnant à notre lettre d'actualité. Vous serez informé des mises à jour de cette édition et de nos nouvelles publications :

[Je m'inscris >](#)

Ou rendez-vous sur notre site internet :

www.arvensa.com

ISBN : 9791027307791

©®Arvensa Editions

NOTE DE L'ÉDITEUR

L'objectif des Éditions Arvensa est de vous faire connaître les œuvres des plus grands auteurs de la littérature classique en langue française à un prix abordable, tout en vous fournissant la meilleure expérience de lecture sur votre liseuse.

Si, malgré tout le soin que nous avons apporté à cet ouvrage, vous notiez quelques erreurs, nous vous serions très reconnaissants de nous les signaler en écrivant à notre service qualité :

servicequalite@arvensa.com

Pour toutes autres demandes, contactez :

editions@arvensa.com

Nos publications sont régulièrement enrichies et mises à jour. Si vous souhaitez en être informé, nous vous invitons à vous inscrire sur le site

www.arvensa.com

Nous remercions aussi tous nos lecteurs qui manifestent leur enthousiasme en l'exprimant à travers leurs commentaires.

Nous vous souhaitons une bonne lecture.

ARVENSA ÉDITIONS

LISTE DES TITRES



[ARVENSA ÉDITIONS](#)

[NOTE DE L'ÉDITEUR](#)

[INTRODUCTION](#)

[— DE LA NATURE DES CHOSES —](#)

- [PRÉFACE](#)
- [Livre I L'UNIVERS ET LES SYSTÈMES](#)
- [Livre II LES ATOMES](#)
- [Livre III L'ÂME ET LA MORT](#)
- [Livre IV LES SENS ET L'AMOUR](#)
- [Livre V LE MONDE, LA TERRE ET L'HOMME](#)
- [Livre VI LES MÉTÉORES ET LA MALADIE](#)

[RÉCEPTION et CRITIQUES de la traduction de « De la nature des choses » de Lucrèce par André Lefèvre](#)

[LE POÈME DE LUCRÈCE : MORALE - RELIGION - SCIENCE](#)

[Notes](#)



INTRODUCTION



[Retour à la liste des œuvres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :

editions@arvensa.com

Ou rendez-vous sur :

www.arvensa.com

Le poète et philosophe Lucrèce fait sienne la philosophie épicurienne.

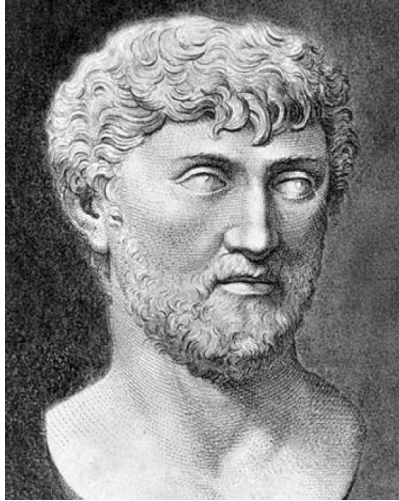
La physique d'Épicure est connue vulgairement sous le nom de philosophie corpusculaire que nous pourrions aujourd'hui qualifier d'atomique.

Épicure, cependant, ne fut pas le premier auteur de la théorie en question. Il l'a développée, régularisée, appuyée sur des expériences inconnues avant son siècle et sur des preuves qu'il pensait être justes. Mais, bien avant lui, Leucippe et Démocrite en avaient déjà posé les bases. Leucippe, un des génies les plus hardis et les plus profonds qui aient parcouru la carrière philosophique, fut en effet amené, par ses méditations, à nier la providence, créatrice et conservatrice du Monde. C'était, selon une terminologie plus simple, déclarer que le monde est, mais non pas en vertu d'une cause étrangère au monde. Il proclama que le hasard était l'unique régisseur du monde, ce qui revenait à dire que les lois apparentes et actuelles de la nature n'ont pas toujours été et ne doivent pas durer toujours ; que celles qui les ont précédées et que celles qui les suivront ne nous sont pas connues, et que nous ne pouvons pas davantage connaître le lien qui les unit. Leucippe a posé les atomes comme principes du monde passé, présent et futur. C'était concevoir pour la cosmogonie une série complète de causes, avec bien plus de clarté que tous ses prédécesseurs. Dans l'état où se trouvait la science à son époque, la solution qu'il donnait aux principes du monde paraissait la plus raisonnable. S'agissant de déterminer le principe primordial de l'univers, celui-ci devait contenir tout ce qui appartient à la possibilité de cette immense et incalculable diversité qu'on observe dans les qualités, les compositions et les forces de la matière, et c'est en cela justement que consistait la difficulté. Au milieu d'un vide infini, les atomes doués de formes diverses, et naturellement partagés en plusieurs catégories de cristaux, primitifs, invariables, pouvaient par leurs juxtapositions, donner lieu à des variétés nombreuses. Ils s'agitaient d'un mouvement éternel, non pas, selon la perpendiculaire, mais selon des lignes plus ou moins obliques. Ils étaient ainsi bien plus propres à expliquer la formation du monde, que tous les éléments jusqu'ici adoptés par les anciens physiciens.

J.B Grandsagne.

– DE LA NATURE DES CHOSES –

(DE RERUM NATURA)



TRADUCTION COMPLÈTE EN VERS FRANÇAIS

par

ANDRÉ LEFÈVRE



Édition sous la direction de : *Isabelle Logan*
Annotations : Pierre Libret
Traitement des illustrations : Marc M.
©®Arvensa Éditions

« Epicure me plaît et ses dogmes sont forts. »

Molière

Ce livre — jadis tiré à petit nombre et vite épuisé — a paru dans un temps (1876) où il existait encore quelques convictions — philosophiques — et même quelque enthousiasme littéraire.

L'allure fringante de l'introduction, l'apologie à outrance de certaines erreurs, simplement négligeables, semblent d'un autre âge.

Modérer l'une ? tempérer l'autre ?

A quoi bon ?

Mieux vaut laisser à l'œuvre son caractère, sa jeunesse, archaïque aujourd'hui.

Pendant dix années de luttes, de douleurs nationales, mais aussi d'espérances — hélas ! misérablement déçues, — le grand poète romain a été mon réconfort, mon ami.

Cette traduction est le fruit d'une intimité passionnée et reconnaissante. Il n'y sera rien changé.

Des *Templa serena*, des calmes retraites où l'âge va me confiner, je souhaite — mais sans illusion — à cette ombre fidèle de Titus Lucretius Carus bon retour au pays des vivants.

1876-1898

TITI
LUCRETII CARI

DE RERUM NATURA

LIBRI SEX.

Ex Recensione

THOMÆ CREECHII

Et

SIGEBERTI HAVERCAMPPI

Cum Notis Selectioribus.

TOMUS I.



VENETIIS MDCCLXXXV

Apud Thomam Bettinelli

Cum Facultate, ac Privilegio.



PRÉFACE



par André Lefèvre

[Retour à la liste des œuvres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :

editions@arvensa.com

Ou rendez-vous sur :

www.arvensa.com

La renaissance de la philosophie expérimentale fait de Lucrèce un contemporain. Il semble que l'antique poète de la nature, longtemps retiré dans sa gloire solitaire, en dehors et au-dessus d'un monde livré aux fureurs du mysticisme, aux stériles querelles de la scolastique, aux froides rêveries de la métaphysique, redescende enfin parmi nous, pour s'associer au triomphe définitif de la science.

Et voyez, c'est à qui ne sera pas le dernier à saluer le retour du philosophe. Les traductions et les commentaires se succèdent. Hier, M. Sully-Prudhomme esquissait d'une plume facile, une interprétation en vers du premier livre, ajoutant à son essai une dissertation plus sincère que précise, sorte de déclaration de neutralité entre la métaphysique et la méthode expérimentale. Après lui, M. Ernest Lavigne nous offrait, en prose, une version très littéralement exacte, précédée d'un fort bon travail sur la Physique de Lucrèce. Entre deux, si nous ne nous trompons, Pongerville rééditait son Lucrèce académique, trait d'audace qu'on eût admiré sans doute, s'il ne s'était trouvé presque aussitôt dépassé. Croirait-on que l'Université, *alma mater*, s'est décidée à mettre entre les mains de ses tendres nourrissons des morceaux choisis du *De Natura* ? Peut-être pour les préparer aux cours de M. Martha et leur faire mieux goûter son intéressant volume, *Le poète de Lucrèce*, hommage d'autant plus précieux qu'il émane d'un adversaire. Après la Sorbonne, *la Revue des Deux Mondes*, puis l'Académie française. Il a été donné aux quarante immortels de voir Lucrèce traité de haut par l'incompétence de M. Marmier, et corrigé, oui corrigé, avec une indulgence dont il ne se soucie guère, par le bon ton de M. Cuvillier-Fleury. Enfin la Revue de MM. Littré et Wyrouboff, *la Philosophie positive*, publie depuis deux ans, des fragments étendus d'une traduction complète, en vers, œuvre de dix années, celle-là même qui est aujourd'hui soumise au jugement des lettrés.

Ainsi donc, admis dans les collèges, reçu avec faveur à la Sorbonne, critiqué à l'Académie, Lucrèce est désormais un classique. Il est vrai qu'il n'a jamais cessé de l'être pour les amis de la grande poésie et pour les esprits émancipés. Mais tout ce mouvement qui se produit autour de son nom n'est-il pas un signe des temps ? De là, en tout cas, l'opportunité d'une étude où seront résumés quelques renseignements biographiques, trop peu nombreux, et les principaux traits d'une grande doctrine, dont Lucrèce a été, dans l'antiquité, le plus éloquent interprète.

I

Au commencement du dernier siècle de la République, Rome, maîtresse du monde, instruite par la conquête, affinée d'ailleurs par l'éducation grecque, avait rompu avec les grossières et naïves croyances de sa forte jeunesse. Ses propres dieux ne lui faisaient plus illusion : elle en avait vaincu, elle en avait domestiqué tant d'autres, dont les cultes bizarres allaient bientôt éveiller la curiosité blasée des femmes, des affranchis, du peuple arraché par l'empire aux affaires publiques ! Le polythéisme, comme les religions vouées à une mort prochaine, ne comportait plus que des pratiques sans foi. Mais, si les poètes pouvaient prendre avec Janus ou Jupiter d'étranges licences, les habitudes religieuses demeuraient encore intimement liées à l'existence publique et privée. Elles étaient officielles et domestiques. Les convenances, les intérêts, l'hypocrite gravité de ces augures qui ne se regardaient pas sans rire, devaient prohiber, comme complicité d'athéisme, tout commerce avoué avec l'audacieux dont la puissante ironie a relégué les dieux hors du monde et des choses humaines. Sur le livre et sur l'auteur planait une terreur superstitieuse. Aussi est-ce en vain que l'on demanderait aux contemporains de Lucrèce et à ses successeurs immédiats le moindre document certain sur sa personne et sa vie. Ils l'admirent, ils l'imitent, ils le désignent, sans le nommer. Pour fixer approximativement la date de sa naissance et celle de sa mort, il faut recourir à des compilateurs ou à des polémistes chrétiens, Eusèbe de Césarée, Jérôme, sources plus que suspectes, où l'on ne doit puiser qu'avec réserve.

Lucrèce, Titus Lucretius Carus, naquit à Rome vers 90 ou 95 avant notre ère, et mourut jeune encore, vers l'an 50 ou 51. Si l'on ajoute qu'il était d'une famille équestre, dont plusieurs membres ont été honorés de fonctions publiques, et qu'il vécut dans l'intimité d'une maison patricienne, les Memmius, on aura réuni en peu de lignes tout ce que l'histoire sait de lui.

Les biographes, à court, se sont naturellement, comme eût fait le Simonide de la Fontaine, rejetés sur ce Memmius Gemellus, auquel est dédié le *De Natura*, et dont la destinée n'a pas été étrangère à quelques-unes des plus belles inspirations du poète. À la fois homme politique, orateur et lettré, Memmius débuta par une préture en Bithynie. Il partit pour la province en compagnie d'un poète et d'un grammairien qui n'étaient pas les premiers venus, Catulle et Curtius Nicias. À son retour, il eut à triompher d'une accusation intentée par César, et parut avec éclat dans plusieurs procès, contre Gabinius, contre Rabirius Posthumus que défendait Cicéron lui-même, enfin contre le grand Lucullus, dont il voulait empêcher le triomphe. Son talent n'était point contesté. « Orateur ingénieux, à la parole séduisante, Memmius, dit Cicéron, (*Brutus*, 70) fuyait la peine, non seulement de parler, mais encore de penser ; consommé dans les lettres grecques, il était quelque peu dédaigneux des latines. » Ses mœurs étaient celles de son temps ; ses galanteries furent illustres ; s'il échoua contre la vertu de la fille de César, femme du vieux Pompée, il fut plus heureux, semble-t-il, en quelques aventures. Une, entre autres, se termina par un scandale public à la veille même d'une fête de la jeunesse, à laquelle il devait présider sans doute. « Cicéron, dit M. Martha, raconte le fait avec grâce : « Memmius a fait

voir d'autres mystères à la femme de M. Lucullus. Le nouveau Ménélas, ayant mal pris les choses, a répudié son Hélène. L'ancien Pâris n'avait offensé que Ménélas, mais le Pâris du jour a tenu à blesser encore Agamemnon » (le vainqueur de Mithridate, frère du mari supplanté). La vie élégante et les intrigues amoureuses n'excluent pas l'ambition. Memmius brigua le consulat, mais avec tant d'ardeur qu'il fut convaincu de manœuvres et condamné à l'exil. Il alla tranquillement finir sa vie à Athènes, où il avait fait ses études, et dans les jardins même d'Épicure, dont la propriété lui fut contestée par le philosophe Patron, l'un des successeurs du maître.

Il est hors de doute que toutes ces vicissitudes d'une existence agitée, d'une carrière prématurément brisée, étaient présentes à la pensée de Lucrèce lorsqu'il opposait aux angoisses de l'ambition et de l'amour la sérénité de la philosophie, la paix de l'esprit et de la conscience. Maint passage fameux n'est pas un magnifique lieu commun ; on y sent cette grande éloquence qui part du cœur. C'est le moraliste qui parle, mais c'est aussi l'ami qui conseille et qui console.

Il faut aller plus loin encore, et reconnaître dans l'austère mélancolie du poète l'écho d'un sentiment personnel, l'intense retentissement des souffrances, de luttes, partagées et ressenties aussi bien qu'observées. L'homme même se trahit ici et montre à nu ses plaies. Compagnon de Memmius, Lucrèce a peut-être rêvé les gloires de la vie publique, mais à coup sûr il a connu, il a éprouvé toutes les amertumes des passions vaines. S'il est revenu de l'amour, c'est qu'il y a plongé à corps perdu. S'il a implacablement sapé les autels de tous les dieux, les bases de toutes les religions, c'est qu'il s'y est réfugié en vain. S'il nie, c'est qu'il a cru. Voilà le secret de son génie. Ses ressentiments, ses douleurs et ses déceptions animent et transfigurent les déductions rigoureuses de l'école. Il a vécu son œuvre. Sa vénération pour Épicure, est l'enthousiasme du naufragé pour son sauveur.

Nous l'avons dit ailleurs, la plus haute poésie est celle qui exprime sous la forme la plus personnelle les conceptions les plus vastes et les plus puissantes. C'est pourquoi Lucrèce conserve, à travers les âges, une de ces immortelles couronnes qu'il a si noblement réclamées.

Il faudra, je le sais, disputer la victoire.
Mais, frappant ma poitrine, un grand espoir de gloire
De son thyrses magique a fait vibrer mon cœur.
Fort du suave amour des muses, sans terreur
J'entre en ces régions que nul pied n'a foulées,
Fier de boire vos eaux, sources inviolées,
Heureux de vous cueillir, fleurs vierges qu'à mon front,
Je le sens, je le veux, les muses suspendront ;
Fleurs dont nul avant moi n'a couronné sa tête,
Digne prix des labeurs du sage et du poète
Qui, des religions brisant les derniers nœuds,
Sur tant de nuit épanche un jour si lumineux !

Sa mort prématurée, sur laquelle on ne sait rien, a exercé l'imagination inoffensive ou haineuse des critiques. On ne peut tenir compte de l'aimable tradition qui la place au jour et à l'heure même où Virgile fut revêtu de la robe virile. Elle a été attribuée avec une certaine vraisemblance soit à une maladie de langueur, soit aux effets délirants de philtres amoureux, soit encore, au chagrin causé par l'exil de Memmius. Selon Eusèbe et Jérôme, Lucrèce se serait tué. Quoi d'étonnant, en effet, si ce grand cœur, blessé par le mensonge des passions, terrassé par un mal physique ou moral, si ce grand esprit, sentant au milieu des guerres inexpiables crouler la République romaine et s'effondrer le monde antique, avait désespéré de la patrie, de l'homme et

de la vie.

Puisque sa fin tragique supposée a servi de thème aux plus oiseuses déclamations, il n'est pas inutile de réfuter brièvement ces sophismes.

Le suicide a peu de chose à faire avec les doctrines. Celles qui l'ont favorisé, le stoïcisme par exemple, n'ont pas été les plus funestes à la nature humaine. Celles qui l'ont interdit, comme le christianisme, prêt à naître au moment où disparaissait Lucrèce, non seulement ne l'ont pas supprimé, mais, en rabaissant la terre et la vie, l'ont implicitement autorisé et légitimé. La philosophie enseignée par Lucrèce n'a jamais préconisé le suicide : Démocrite s'est tué, Épicure est mort plein de jours. Affaire de tempérament, contagion d'un certain milieu social, suggestions de la misère ou de la nécessité, il n'y a rien de plus dans le suicide.

La méthode scientifique ne permet sur la mort volontaire aucune opinion préconçue. Elle voit la mort telle qu'elle est, fait brutal aussi dépourvu de sens que la chute d'une pierre ou l'évolution d'un astre. Loin d'y pousser les hommes, elle concentre sur ce court et unique espace de la vie toutes les énergies de leur personne éphémère. Mais, tout en conseillant la lutte, c'est-à-dire le contraire de la résignation et du découragement, elle n'accuse pas à tout propos de lâcheté ceux qui ont cherché dans le néant le recours suprême et l'inaltérable paix. Parfois même il lui arrive d'honorer la force virile qui, du même coup, arrache aux fatalités conjurées leur arme et leur victime.

Lucrèce donc s'est tué s'il l'a voulu. Qu'importe ? Il vivra toujours. La véritable vie des grands hommes n'est-elle pas leur action sur la postérité ? Et leur véritable histoire, celle de leurs sentiments et de leurs pensées ?

M. Martha a tracé de main de maître un tableau des temps où Lucrèce a vécu, et des circonstances qui l'ont amené à chercher un refuge dans la philosophie.

« Sa vie est enfermée entre deux dates qu'il faut retenir, entre les commencements de Sylla et la mort du séditieux Clodius. Elle coïncide avec le temps le plus abominable de l'histoire romaine. Lucrèce a pu voir dans son enfance Marius chassant Sylla de Rome, Sylla chassant à son tour Marius ; un peu plus tard, un jour de vote, le combat sanglant sur le Forum et dans les rues, où dix mille hommes périrent ; puis, après la rentrée de Marius et de Cinna, ce vaste égorgement qui dura cinq jours et cinq nuits ; au retour de Sylla, la terrible bataille à la porte Colline, où l'armée des Italiens réclamant des droits civiques fut exterminée, où cinquante mille cadavres restèrent au pied des murailles. Le lendemain, il a pu entendre les cris de huit mille prisonniers massacrés près du Sénat, pendant que Sylla répondait tranquillement aux sénateurs épouvantés : « Ce n'est rien, quelques factieux que je fais châtier. » De douze à seize ans, selon les calculs, il a pu voir les proscriptions du dictateur qui durèrent six mois, les listes du jour s'ajoutant à celles de la veille, les sicaires courant dans les rues, l'immolation de quinze consulaires, de quatre-vingt-dix sénateurs, de deux mille six cents chevaliers... Après tant d'horreurs, il put voir encore la paisible et insolente abdication de Sylla, défi jeté aux hommes et aux dieux. Enfin vers trente-deux ans, il a partagé les angoisses de Rome pendant la conjuration de Catilina, et plus tard, en voyant la République livrée à Clodius pour préparer la dictature de César, qui passera bientôt le Rubicon. Et ce qu'il voyait n'était guère plus désolant que ce qu'on pouvait prévoir. Dans aucun temps, pareil spectacle ne s'est offert aux méditations d'un sage. Combien la doctrine d'Épicure devait paraître belle et salutaire en enseignant que l'ambition et la cupidité sont la cause de tous les malheurs ; combien vraie, en proclamant que les dieux ne s'occupent pas du monde ! »

Et nulle autre en effet ne pouvait mieux convenir à un esprit altéré de certitude et de paix. Des rêveries de Platon, la nouvelle Académie n'avait su extraire qu'un probabilisme énervant. Le système mixte d'Aristote n'avait abouti qu'au scepticisme paradoxal de Pyrrhon. Sans doute le Stoïcisme, au milieu d'exagérations qui prêtaient au ridicule, avait découvert et formulé le véritable caractère, le but de la vie : l'action indomptable. Mais seul, l'Épicurisme présentait un ensemble complet, une conception générale du monde et de l'humanité. Seul, il fondait la certitude sur l'expérience. Il est vrai qu'absorbé dans la contemplation de la vérité, il prêchait le dédain des choses périssables, le détachement, l'abstention, funestes principes que le christianisme devait pousser à leurs plus déplorables conséquences, au profit des tyrannies temporelles et spirituelles. Mais quoi ! sa morale, d'ailleurs austère et pure, car elle plaçait le souverain bien, la volupté, dans la pratique de la vertu, répondait précisément par ses mauvais côtés aux besoins d'une époque tumultueuse, aux désirs des âmes désorientées par la tempête. Elle arrachait l'esprit aux terreurs superstitieuses, à l'épouvantail des dieux insensés. C'est par là qu'elle a séduit Lucrèce. C'est par là qu'elle a mérité d'être appelée l'émancipatrice du genre humain.

Qu'importent aux générations modernes le but particulier, les erreurs sociologiques d'Épicure et de Lucrèce ? Les mœurs, les aspirations variables sont plus puissantes que les philosophies pour conduire la vie et régler les actions. Mais le mépris de la routine, l'horreur du préjugé, l'amour de la vérité pour elle-même, ont besoin de fortes initiatives et de grands exemples. Là est le bienfait de l'Épicurisme antique. Il a rendu le monde et l'homme à eux-mêmes, la nature à ses lois, l'esprit à la raison, c'est-à-dire à l'expérience. Aussi le nom de Lucrèce est-il mêlé à tous les progrès du genre humain ; il reparaît jeune et vivace à chaque époque critique, à chaque défaite des mysticismes et des théurgies. Les systèmes passent, même le sien, mais ses principes, son impulsion persistent. L'homme a véritablement travaillé dans le plan du sage, et le résultat de chaque science a toujours confirmé l'axiome fondamental : tout est matière et force, ou plutôt, substance en mouvement. Les dieux ont lutté pied à pied contre l'observation victorieuse ; mais ils n'ont jamais repris les positions qu'elle leur a enlevées ; et ils rentreront tour à tour dans le domaine illusoire où Démocrite, Épicure, et Lucrèce les avaient confinés d'avance.

La force de la doctrine et le génie de son interprète n'ont jamais été sérieusement contestés par les hommes qui cherchent à savoir et à penser par eux-mêmes. On peut dire que le naturalisme d'Épicure et la morale stoïcienne se sont partagé l'empire des esprits et le possèdent encore, mais en commun désormais. Déjà Cicéron, en discutant avec agrément, souvent à faux toutefois, les deux conceptions, en essayant de les battre l'une par l'autre, en les opposant comme inconciliables, ce en quoi il errait grandement, n'a fait qu'en constater la puissance. Lui-même, qui penchait pour le scepticisme moyen de l'Académie, il ne croyait pas plus aux dieux et au surnaturel que Lucrèce ou Caton ; bien plus, il pratiquait tour à tour la morale d'Atticus et celle du Portique. Quant à l'auteur du *De Natura*, un lettré comme lui ne pouvait que l'admirer : « Les poètes de Lucrèce, écrivait-il à son frère Quintus, sont bien tels que tu les juges : le génie partout y éclate et l'art s'y cache ».

« Presque tous les poètes venus depuis, dit M. Martha, déposent un hommage aux pieds de Lucrèce. S'ils n'osent prononcer son nom, ils lui apportent le tribut de leur reconnaissance discrète et presque clandestine... Ils veulent le suivre, ils ne peuvent, et déclarent ingénument leur impuissance. Faute de pouvoir l'imiter, ils s'inclinent devant lui ».

Le jeune auteur inconnu du petit poète intitulé *Ciris*, se faisant « l'interprète de

l'admiration contemporaine », s'écrie en ses rêves de gloire : « Ma muse... s'élançe d'un essor hardi vers les astres du ciel, elle ose monter la colline où peu se hasardent... Oh ! si la sagesse m'admettait dans la haute demeure d'où l'on peut contempler au loin de par le monde les agitations humaines ! » Passage directement inspiré de Lucrèce. Et l'on peut en dire autant de ce tableau tracé par Virgile dans son *Silène* :

Car il disait comment, aux profondeurs du Vide,
L'eau, la terre et le souffle, et la flamme liquide,
Germes premiers unis en concours créateur,
Ont du mol univers condensé la rondeur ;
Comment, libre des mers en leurs plages encloses,
Le limon affermi prit les formes des choses ;
La stupeur des mortels devant l'astre des jours ;
Par la chute des eaux les nuages moins lourds ;
Les bois perçant la terre, et l'homme rare encore,
S'aventurant sans route aux cimes qu'il ignore.

« Le plus grand poète de Rome ; déjà parvenu à la gloire, se montre devant Lucrèce aussi humble » que le débutant du *Ciris*. Qui ne connaît le divin passage des *Géorgiques* : « Puissent d'abord m'accueillir les muses, mes plus chères délices, elles que je sers, pénétré d'un immense amour ! Qu'elles m'enseignent la marche des astres et les routes des cieux !... Ah ! si je ne puis aborder ces mystères de la nature, si la froideur de mon sang enchaîne mon génie, au moins me plairai-je aux campagnes, aux eaux qui fuient dans les vallées. Fleuves, forêts, je vous aimerai sans gloire ! Heureux qui put connaître les causes ! qui sous ses pieds jeta les terreurs et l'inexorable destin, et le vain bruit de l'Achéron avare ! »

Les souvenirs de Lucrèce abondent chez Horace : « Que le juif Apella le croie ; non : je sais que les dieux coulent en paix leurs jours, » *securum agere œvum*, l'emprunt est textuel. « Je sais que si la nature opère quelque merveille, ce ne sont pas les dieux qui ont pris la peine de nous l'envoyer du haut de la voûte céleste ».

Ovide, en ses *Métamorphoses*, peint son Chaos de couleurs Lucrétiennes ; il se demande « si c'est Jupiter ou les vents qui tonnent ». Et dans les *Fastes* : « Heureux les génies qui, les premiers, connurent ces mystères, et qui tentèrent de s'élever en ces régions célestes ! »

Properce réserve à sa vieillesse l'étude de la nature ; il se promet de chercher si le serpent vengeur siffle sur la tête de Tisiphone, ou si l'enfer n'est qu'une fable imposée à la crédulité misérable, et s'il n'est plus de crainte au delà du bûcher. Et voici le faible Tibulle qui, une fois, interrompt sa plainte amoureuse, pour songer au grand problème : « Qu'un autre dise l'ouvrage merveilleux de ce vaste monde ! » Il est vrai qu'au moins dans le sens vulgaire et faux du nom, Tibulle était un épicurien pratique : « un porc du troupeau d'Épicure, », a dit Horace en riant.

Puis vient Sénèque le Tragique, qui, en vers admirables, bien que mal placés, porte au théâtre le résumé des idées de Lucrèce sur la mort. Stace dans une pièce des *Silves*, Claudien même dans son *Enlèvement de Proserpine*, introduisent des réminiscences du *De natura*. La conception d'Épicure, est devenue un lieu commun, une matière à amplifications.

Seule, l'aigre voix d'un pédagogue détonne dans ce chœur voilé d'admiration qui s'élève autour de Lucrèce. Quintilien, d'ordinaire plus sage, a le mauvais goût de comparer le grand poète avec je ne sais quel versificateur du nom de Macer.

Nous aurions trop à faire de chercher dans Bacon, dans Montaigne, dans Gassendi,

dans Bossuet même, et au siècle suivant dans Voltaire, Diderot, André Chénier, sans parler de l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, fort goûté de M. Patin, le souvenir, l'influence, l'imitation du *De natura*. De nos jours, on est bien forcé de reconnaître que la plupart des opinions de Lucrèce sur les corps, sur la constitution générale de l'univers, sur la vie et la mort, forment le fond même de la pensée, du sens commun. On se rejette sur la prétendue tristesse du système, comme si la tristesse était autre chose qu'un caractère individuel et subjectif. On a beau jeu contre les erreurs scientifiques d'un homme, ou plutôt d'un temps où la science n'existait pas ; nous les mentionnerons plus loin. Il est toutefois une contradiction prétendue très sincèrement alléguée contre le système, et qu'il importe de réduire ici à sa juste valeur.

Diogène de Laërte nous a conservé quelques paroles d'Épicure qui semblent impliquer un certain dédain pour la science. Aussitôt la critique s'en empare, c'est son droit, et s'étonne que l'auteur d'une doctrine fondée sur l'expérience scientifique fasse bon marché de son propre principe. Ainsi, au moment même où il va reconnaître que la théorie atomique, les vues sur la pluralité des mondes, sur la succession des êtres vivants, sur la concurrence vitale et les diverses phases de la vie humaine, ont été confirmées par les découvertes modernes, M. Martha se hâte de déclarer que la science de Lucrèce est incomplète, surannée, inférieure à celle de Platon ; bien plus, que l'école d'Épicure méprisait la science, et n'aurait adopté en partie le système de Démocrite que pour ruiner la croyance aux dieux et à l'immortalité des âmes. Tout cela, parce qu'Épicure a dit : « Il nous suffit de savoir que cet ordre n'est point l'effet d'une redoutable providence, qu'il peut s'accomplir de bien des manières qui ne nous importent en rien, mais qu'aucune d'elles n'est à craindre ».

Où donc est la contradiction ? Chaque science particulière a pour but la découverte du vrai sur un point donné. La philosophie compare les résultats obtenus et en induit certains principes qui la guident dans la conception générale des choses. Quelques certitudes fondamentales, l'observation constante de certains faits même mal expliqués, comme par exemple la réalité inéluctable de la naissance et de la mort, lui suffisent pour affirmer et nier dans les questions principales. Elle est prête à enregistrer toutes les expériences ultérieures ; mais elle sait d'avance qu'elles se feront conformément au plan et à la méthode. Elles deviennent pour elle d'une importance secondaire, elles modifieront les détails sans ébranler l'ensemble. Tout est ainsi ; tout pourrait être autrement. Mais toute solution s'accordera nécessairement avec cette loi générale induite des phénomènes connus, à savoir : tous les phénomènes sont naturels ; ils procèdent de causes connues ou qui peuvent l'être, mais dont aucune n'impliquera jamais l'intervention d'une volonté rectrice.

Nous savons aujourd'hui, par exemple, que la terre tourne autour du soleil et sur elle-même, que la masse de toutes les planètes ensemble est fort inférieure à celle de l'astre central. Mais le contraire n'infirmait aucunement la loi philosophique. C'est l'astronomie qui changerait sa loi. Le fait ne cesserait pas d'être naturel et enchaîné à d'autres faits également naturels.

Épicure et Lucrèce, qui ignoraient absolument l'astronomie, la chimie, l'anatomie et la physiologie scientifiques, peuvent donc et doivent même admettre à la fois les solutions les plus contraires de certains problèmes, non point « pourvu qu'elles se concilient avec leur morale » (qui, en effet, les intéresse particulièrement), mais parce que les unes et les autres ne peuvent que se ranger sous la loi générale légitimement induite de faits suffisamment connus. En reconnaissant son ignorance

partielle, Lucrèce accepte d'avance toutes les informations de l'expérience scientifique. Il accueille des hypothèses et n'en préfère aucune ; mais il sait et il dit qu'aucune de ces causes, réelles ou supposées, ne démentira l'enchaînement naturel et fatal des choses. Quoi de plus franc et de plus sage ?

Nous avons noté succinctement les circonstances, le milieu historique et moral, qui ont formé la pensée de Lucrèce et guidé son inspiration. C'est maintenant dans son œuvre que nous allons étudier le philosophe et le poète.